

CONTES DE LA BEAUCE ET DU PERCHE <sup>1</sup>

## V

## L'HOMME QUI NE VOULAIT PAS MOURIR



Il y a de cela bien longtemps. Un garçon de ferme nommé Pierre ne pouvait se faire à son humble condition ; il ne rêvait que grandeur et richesses. Il se fit soldat et comme il était assez courageux, il obtint bientôt un grade et le roi, l'ayant remarqué, lui confia le commandement de son armée.

Il remporta de nombreuses victoires. Le roi en récompense le nomma son premier ministre. Dès lors l'orgueil de notre homme ne connut plus de bornes.

Les courtisans le voyaient d'un mauvais œil et jurèrent de l'abaisser. L'un d'eux eut l'imprudence de lui reprocher sa basse origine ; Pierre en fut courroucé et obtint du roi qu'il soit enfermé dans un sombre cachot.

L'ordre fut exécuté ; mais comme on l'entraînait il jette à l'orgueilleux parvenu ces mots :

« Tu as beau être puissant, il ne t'en faudra pas moins mourir. »

Ces paroles frappèrent Pierre. « Non, se dit-il, je ne mourrai pas ! » et il prit congé du roi et partit à la recherche d'un pays où l'on ne mourait pas.

Après avoir longtemps marché il trouva enfin ce pays fortuné. Aucun des habitants n'y était encore mort depuis la création du monde. Pierre s'y fixa et il vécut sans soucis.

Il y avait déjà trois cents ans qu'il était dans ce pays lorsqu'un jour, on vit s'abattre un oiseau si gros qu'il obscurcissait le ciel. Cet oiseau se nourrissait de sable et de terre, et les habitants du pays apprirent à Pierre que lorsqu'il aurait mangé tout le pays ce serait pour eux la fin du monde ; mais ils étaient tous si vieux que la vie leur était à charge et ils n'appréhendaient point la mort.

<sup>1</sup>. Cf. t. IX, p. 357.

Tel n'était point l'avis de Pierre, il quitta aussitôt ce pays et partit à la recherche d'un autre où la vie serait également indéfinie ; mais où il n'y aurait point d'oiseau pour y mettre un terme.

Il arriva dans une île où l'on ne mourait point. Il y resta six cents ans. Et certes il ne pensait pas mourir lorsque les habitants lui signalèrent un poisson d'une grosseur monstrueuse qui buvait d'énorme quantité d'eau ; quand il aurait bu toute la mer qui entourait cette île ce serait pour eux la fin du monde.

Pierre, effrayé de cette révélation, prit son bâton et partit à la recherche d'un pays plus favorisé que ces deux premiers. Mais il eut beau parcourir la terre en tous sens il ne put en découvrir.

Combien il regrettait alors d'avoir quitté l'île où les habitants avaient encore de longues années à vivre avant que le poisson n'eût épuisé toute la mer !

Il prévoyait que sa fin était proche ; il s'assit tristement sur l'herbe les yeux fixés au sol. Tout à coup son attention est attirée par la vue d'une mouche qui se débattait dans une toile d'araignée. Machinalement il enlève la toile et délivre la mouche. Il avait fait cela sans y penser ; sa bonne action n'en fut pas moins récompensé. La mouche se transforma aussitôt en une fée richement vêtue qui lui demanda de souhaiter ce qui lui plaira pour sa récompense.

— Je voudrais ne jamais mourir, lui dit Pierre.

— Ce n'est point sur la terre que tu trouveras cela, dit la fée ; mais je vais te transporter dans une étoile où nous demeurons. Là, on ne meurt jamais.

La fée le toucha aussitôt de sa baguette et il se trouva transporté dans l'étoile.

Des siècles et des siècles se passèrent, Pierre était devenu immortel ; mais on s'ennuie de tout, même d'être trop heureux. Il désirait revoir son village ; il parla à la fée de son désir. Elle s'efforça de l'en dissuader ; mais, voyant que c'était bien son idée, elle lui donna un cheval qui devait l'y conduire. Mais surtout, lui recommanda-t-elle, garde-toi bien de descendre sous aucun prétexte.

Le cheval fendit l'air et bientôt Pierre arrive à son village, mais il ne put le reconnaître, tellement tout était changé. C'était maintenant une grande ville et tous ceux à qui il voulut raconter qu'il y avait demeuré quelque chose comme mille à douze cents ans avant eux, outre qu'ils avaient peine à comprendre son langage, le prirent pour un fou et le chassèrent.

Pierre poussa le galop plus loin. Il fit alors rencontre d'un charretier embourbé qui lui demanda de venir l'aider.

« Je n'aurai pas cette simplicité » se dit Pierre. Mais le charretier

est si insinuant que force lui est de céder ; il met pied à terre et se met en devoir d'aider le charretier.

Ce charretier était la Mort. Elle reprend sa forme habituelle, tandis que sa voiture devient un tas de souliers.

— Voilà bien du temps que je te cherche, toi, lui dit-elle, mais cette fois tu ne m'échapperas pas.

Pierre veut remonter sur son cheval, mais il s'est enfui. La Mort s'apprête à le trancher de sa faux.

— Au moins me diras-tu, lui demande Pierre, ce que sont tous ces souliers ?

— Ce sont tous ceux que j'ai usé à te chercher, lui dit-elle et elle le tranche de sa faux<sup>1</sup>.

## VI

### LE DIABLE ET LA CHANDELLE

A l'époque où l'église Saint-Agnan, à Chartres, renaissait de ses cendres, vivait un homme du nom de Magloire. Il exerçait la profession de tailleur, et son échoppe était adossée auprès de l'édifice. Ce bonhomme avait une fille, nommée Colette, de la plus grande beauté ; elle venait d'avoir dix-huit ans.

Le fils d'un riche drapier, épris de ses charmes, vint la demander en mariage. Le père Magloire accepta favorablement cette demande ; mais le drapier ne l'entendait point ainsi. Son fils ne s'allierait qu'à une riche héritière.

Colette en ressentit un vif chagrin ; chaque jour on la voyait dépérir. Sa mère dut l'emmener chez un parent à la campagne où elle devait rester quelques jours.

Jamais le père Magloire n'avait autant envié de devenir riche. Un soir, par un temps affreux, il entend frapper un coup sec à sa porte ; il va ouvrir et se trouve en présence d'un inconnu, vêtu d'écarlate, et coiffé d'une toque de même couleur ; ses habits trempés par la pluie exhalaient une épaisse vapeur.

« Bonsoir, bonhomme, lui dit-il en le foudroyant de son regard d'acier ; je viens de roussir mon manteau, tu vas m'y mettre une pièce, car je dois aller en soirée. »

Le père Magloire prit le manteau, et se mit à chercher dans ses

1. Un conte corse recueilli par Ortoli. *Contes de l'île de Corse*, n. XXVIII, présente de grandes ressemblances avec ce récit. C'est la première fois, croyons-nous, qu'on l'a relevé dans la France continentale.